

Nicole BIAGIOLI

Centre Transdisciplinaire d'Epistémologie de la Littérature, C.T.E.L., E.A. 1758,
Université de Nice-Sophia Antipolis, U.F.R. Lettres, Arts et Sciences humaines,
98 Bd. Edouard Herriot, B.P. 209, 06204 Nice CEDEX 3, France

biagioli@unice.fr

et

Directeur de l'Equipe de Recherche en Technologie Educative n° 61, I3DL (Interdidactique et Discours des Disciplines et des Langues), Institut Universitaire de Formation des Maîtres Célestin Freinet-académie de Nice, 89 avenue George V, 06046, Nice CEDEX 1, France

Désensorceler l'école: les représentations de l'école et des disciplines enseignées chez les lecteurs d'*Harry Potter*

Résumé

L'étude des représentations de l'école et des disciplines chez les lecteurs d'*Harry Potter* révèle quatre moteurs de lecture:

- la métaphorisation qui se nourrit de la répercussion par le roman scolaire de la crise de l'école et des savoirs actuelle;
- la quête d'affiliation qui traduit l'envie de se sentir choisi par l'école, accepté par le groupe de pairs, et reconnu par les enseignants ;
- l'identification qui, à la faveur du parallèle entre école réelle et école des sorciers, fait prendre conscience du fonctionnement du système scolaire et du découpage des savoirs ;
- la différenciation, qui, à partir des proto- et des pseudo-savoirs décrits par le roman, incite les lecteurs à replacer leur univers scolaire dans une perspective historique, culturelle et épistémologique.

Ainsi protégés par l'immersion fictionnelle, les lecteurs peuvent se familiariser sans risques avec les débats et les conflits qui structurent les apprentissages réels.

Mots-clés : Harry Potter; métaphorisation ; affiliation; identification; différenciation; interdidactique.

Freeing school from the spell : readers of *Harry Potter* and the representation of school and school subjects

Abstract

Observing the representations of school and school subjects among readers of *Harry Potter*, one can find four reading incentives:

- the metaphor producing which feeds itself with the reflect by the novel of the contemporary school and knowledge crisis;
- the quest of affiliation, expressing the longing for being chosen by the school, welcomed by the fellows group, and admitted by the teachers;
- the identification which bases itself on a comparison of the actual school with the wizards' school to discover how, generally speaking, school functions and how knowledge is distributed;
- the differentiation, incited by the proto- or pseudo-school subjects description in the novel, which urges the readers to replace their own school world into historical, cultural and epistemic perspectives.

So protected by merging themselves into fiction, the readers can safely prepare for the debates and the conflicts which organize the actual school.

Key-words: Harry Potter; metaphor making ; affiliation; identification; differentiation; interdidactics.

Introduction

*Harry Potter*¹ est une saga scolaire, c'est une des raisons pour lesquelles son lectorat est mondial et transgénérationnel². Notre équipe «Interdidactique et discours de disciplines» regroupe des chercheurs de différentes disciplines de l'Institut Universitaire de Formation des Maîtres de Nice. Le but de notre recherche est l'optimisation du co-enseignement des disciplines. Nous utilisons des fictions littéraires à intertexte didactique pour observer et améliorer la compétence interdidactique des apprenants, c'est-à-dire leurs capacités à identifier et différencier les apprentissages dans lesquels ils sont engagés. Nous avons interrogé par enquête et entretien des lecteurs d'*Harry Potter*, en majorité des 8-12 ans, mais aussi des adolescents et des adultes sur leur vision personnelle de l'école et des disciplines dans la fiction et dans la réalité à l'issue de leur lecture.

Leurs réponses ont révélé quatre comportements : la métaphorisation, l'affiliation, l'identification et la différenciation, que l'on peut décrire comme les quatre composantes indispensables à la construction de la compétence interdidactique, elle-même garant du bon fonctionnement des apprentissages.

I. La métaphorisation

Le roman tout entier n'est qu'une métaphore de l'école (la traduction française du titre du premier tome est *L'école des sorcières*) amplifiée pour certains des lecteurs par la ressemblance du bâtiment abritant leurs salles de classe (un ancien couvent néo-gothique) avec les représentations livresques et cinématographiques de Poudlard.

La métaphore est un facteur d'abstraction, car pour la construire comme pour l'interpréter, les locuteurs doivent garder présents à l'esprit les deux univers du comparé et du comparant, ce qui les oblige à se décentrer. Mais ce décentrement reste peu conscient. En fait, l'activité métaphorique confirme les habitudes socio-culturelles des locuteurs puisqu'elle fait appel à des référents partagés. Quand les lecteurs inventent à partir du roman, ils utilisent des scripts d'actions éprouvés comme l'emploi du temps (quotidien, hebdomadaire) ou l'année scolaire (rentrée, vacances, examens). Pourtant, les affects percent sous l'évocation, parce qu'ils sont souvent aussi à l'origine des métaphores. Le malaise causé par la crise de l'école qui est à l'origine de la métaphore du roman est aussi un mobile fréquent des comportements scolaires dans la réalité.

La crise du système scolaire

Notre pré-enquête s'est effectuée sur la base du volontariat et de la cooptation, les lecteurs se sont passés le questionnaire et nous l'ont rapporté. L'existence même d'un tel échantillon bénévole (130 réponses majoritairement de 8-12 ans mais aussi d'adultes, parents, enseignants, lycéens) capable de remplir un questionnaire détaillé en peu de temps prouve que les lecteurs experts (ayant lu entre 3 et 5 tomes) avaient envie de témoigner, et étaient préparés par leur lecture à mettre en parallèle fiction et réalité. Si pour Bruner la fiction n'est

¹J. K. ROWLING (2003) Tome 1 *Harry Potter à l'école des sorcières*, Tome 2 *Harry Potter et la Chambre des secrets*, Tome 3 *Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban*, Tome 4 *Harry Potter et la coupe de feu*, Tome 5 *Harry Potter et l'ordre du phénix*, Gallimard, 1999 à 2003 pour la traduction française, début de l'édition anglaise 1997.

²S. L. BECKETT. «Livres pour tous : le flou des frontières entre fiction pour enfants et fiction pour adultes» *Tangence*, n°67, automne 2001 «L'écriture pour la jeunesse : de la production à la réception», p. 11.

pas pure représentation mais «offre un cadre d'élaboration du monde et de soi»³, celle-ci est visiblement tombée à point pour un secteur dont la réorganisation fait urgence : urgence psychologique liée à l'âge, mais aussi urgence politique puisque le modèle unique d'enseignement traverse actuellement en Europe une crise grave.

Un premier trait de l'univers d'*Harry Potter* est la violence. Les personnages adultes (Rogue, Dolorès Ombrage) ou enfants (Drago Malefoy) qui exercent une forme de pouvoir absolu, sacré ou héréditaire sont en général détestés des lecteurs, ainsi que ceux qui se mettent au dessus des lois comme lord Voldemort. Les avis partagés sur Hermione prouvent que la violence insidieuse du modèle méritocratique, qui culpabilise les élèves en difficulté en les rendant responsables de leur échec⁴ ne les a pas laissés indifférents.

A la crise scolaire se superpose celle de l'adolescence qui métamorphose les corps et bouleverse les identités, deux thèmes largement répercutés par la fiction, l'un avec le cours de métamorphoses, souvent cité par les lecteurs, l'autre avec l'affrontement de deux modèles familiaux, celui pernicieux et fusionnel de la famille Dudley qui met littéralement Harry dans un placard, et celui compréhensif et ouvert de la famille Weasley, dont les membres comptent parmi les héros les plus appréciés.

Les lecteurs réagissent vis-à-vis des personnages comme ils le feraient vis-à-vis de personnes, confondant aspect personnel et aspect institutionnel des relations à l'intérieur de l'école. Tous les témoignages recueillis par les sociologues de l'école confirment l'importance de la personnalité des éducateurs et son influence sur le parcours scolaire. Les lecteurs ne négligent pas la compétence éducative, ils l'amalgament plutôt à la réussite humaine. En effet, ils distinguent les professeurs compétents mais rigides, des professeurs sympathiques mais incompetents, et même dissocient la discipline de l'enseignant, jugeant qu'on perd son temps même si le professeur est compétent, quand la discipline n'a pas d'intérêt. Ce faisant, ils ne font qu'avaliser les réflexions que l'auteur met dans la bouche des personnages, mais on pourrait également rétorquer qu'ils y adhèrent parce qu'elles correspondent à leur vision des choses.

La crise des disciplines

La critique des enseignements est plus radicale que celle des comportements puisque ces derniers ne sont pas propres au milieu scolaire. Dans les démocraties modernes l'école est un facteur d'intégration sociale. Or le fossé s'est creusé depuis les années 1970 entre un modèle scolaire académique basé sur l'autorité des maîtres et le cloisonnement des savoirs, et un modèle familial qui depuis 1968 s'est libéralisé. Le partage des loisirs, des voyages, de la lecture et des technologies nouvelles a développé de nouveaux modes de relations entre les générations, et changé profondément l'accès aux savoirs, désormais davantage assuré par les médias et les nouvelles technologies que par l'école. Cette démocratisation est à la fois plus radicale que celle des années 1970, et par certains côtés plus sélective, justement parce que l'école peine à contrecarrer ses effets d'exclusion. Toute une frange de la population scolaire erre dans un no man's land culturel, dépourvue aussi bien des clefs de la culture académique que de celles de la culture technologique.

Nos lecteurs évoquent régulièrement l'aspect rébarbatif, reproductif et arbitraire des disciplines traditionnelles, symbolisé dans le roman par l'histoire de la magie, enseignée par

³J.-S. BRUNER *Car la culture donne forme à l'esprit. De la révolution cognitive à la psychologie culturelle*, Eshel, 1991.

⁴Cf. M. -L. MARTINEZ, *Vers la réduction de la violence à l'école, contribution à l'étude de quelques concepts pour une anthropologie relationnelle de la personne en philosophie de l'éducation*, Septentrion, 1996, p. 122 sqq.

un fantôme, et par les formules en latin macaronique des sortilèges. Agir sans comprendre et sans peiner est chez eux un fantasme vivace, même s'ils ne sont pas dupes de la fiction et apprécient les personnages qui réhabilitent la technologie, comme Mr Weasley, le sorcier bricoleur.

La crise des disciplines est aussi une crise institutionnelle, conséquence de l'allongement de la scolarité dans les pays développés. L'enseignement primaire prépare l'enseignement secondaire, alors qu'auparavant il le concurrençait. Le développement de l'enseignement professionnel est la seule issue pour les élèves qui ne peuvent ou ne veulent pas suivre un enseignement long. Poudlard est une école professionnelle dont on a évincé les matières généralistes (ni langue maternelle ni langues étrangères, un peu de mathématiques devenues une partie de la divination : l'arithmancie). Mais les élèves ont l'âge du collège et non du lycée professionnel, ce qui renoue avec un primaire long. D'où la remarque d'un lecteur élève de 6^{ème} : «Le français ou l'anglais, d'abord on repose sur de bonnes bases puisqu'on doit être allé à l'école mais par contre on ne peut pas entrer en 6^{ème} [première année de collège en France] parce qu'à 11 ans [son âge], on devrait normalement être en sixième et voilà. On ne peut pas approfondir ses notions de mathématiques, etc. »

Quel que soit le type de formation, le mode d'évaluation, lui, ne change pas. A Poudlard comme dans la réalité, les examens l'emportent sur le contrôle continu et les projets sont encouragés sans être vraiment pris en compte. Cette école professionnelle reste donc très théorique, défaut souligné par une lectrice de CM1 qui a inventé un niveau primaire préalable avec des pré-requis à la fois culturels (comme l'archéologie magique) et techniques (comme les exercices progressifs de manipulation de la baguette ou du balai magique).

Si l'on corrèle les disciplines les plus appréciées à Poudlard et celles que les lecteurs souhaiteraient y introduire, sciences naturelles, sciences physiques, histoire-géographie et pratiques artistiques dominant. Les savoirs abstraits sont mis à l'écart au profit de ceux qui prolongent plus directement les pulsions biologiques et symboliques. Derrière les soins aux créatures sauvages se profile l'amour des animaux de compagnie. L'intérêt pour la botanique survit grâce au jardinage. La chimie a hérité de l'alchimie le vieux fantasme de la transmutation de la matière.

L'école des sorciers fonctionne donc bien comme un miroir, mais plutôt des représentations de l'école que de l'école elle-même. D'ailleurs, le miroir magique imaginé par Rowling au livre 1, le *Rised*, renvoie au spectateur non sa propre image mais celle de ce qu'il désire le plus au monde. Ceci nous a amenés à mettre en scène l'épisode dans une installation multimédia interactive permettant aux lecteurs de jouer et d'approfondir leur lecture, avec la possibilité d'être confrontés ensuite à leur performance. Les désirs des apprenants sont rarement pris en compte par l'école moins par indifférence que parce qu'ils sont difficiles à déceler et à exploiter. La lecture d'*Harry Potter* combinait deux avantages : une fiction qui exerce les deux cerveaux rationnel et symbolique, et une situation privée qui active les compétences sans les soumettre à la sanction scolaire. Elle a fait apparaître un besoin de repères plus important concernant la place accordée aux sujets que celle dévolue aux objets d'apprentissage. L'identification des matières et des disciplines semble donc suspendue à la sécurisation et à la reconnaissance personnelle des élèves.

II. L'affiliation

Le recrutement des élèves à Poudlard combine reproduction sociale (avec les rejetons des grandes familles de sorciers) et élitisme démocratique (avec les sorciers issus de moldus comme Hermione), le tout nappé de grâce providentielle (on naît sorcier, on ne le devient pas). Mais plus qu'aux problèmes structurels du recrutement, les lecteurs se sont montrés

sensibles à l'accueil. A Poudlard, on se sent choisi. L'institution dialogue personnellement avec les élèves. Un des documents les plus réinventés par les jeunes lecteurs est la lettre de rentrée, signée de Mac Gonagall ou de Dumbledore qu'ils s'auto-adressent, à défaut de hibou postal. L'affiliation prolonge la filiation en même temps qu'elle en libère, en permettant au sujet de se construire une identité en dehors de la famille. Elle consacre la reconnaissance de l'individu par le groupe. Les enquêtes les plus récentes confirment que l'école est surtout pour les jeunes l'occasion de nouer des liens sociaux. Toutefois on peut se demander si l'école est simplement prétexte à socialisation, ou lieu d'apprentissage de la socialité, ou encore si elle développe une socialisation spécifique aux apprentissages.

Les psychologues définissent deux types de groupes : les groupes d'appartenance dont les sujets font partie sans pour autant les choisir, et les groupes de référence dans lesquels ils puisent leurs modèles⁵ d'action, mais auxquels ils n'appartiennent pas nécessairement. L'univers scolaire offre souvent des situations de compromis entre ces deux types de groupes. C'est là qu'en général les sujets se heurtent à la problématique centrale de l'affiliation : celle de la rencontre. Comment peut-on avoir la certitude en même temps de choisir et d'être choisi?

L'affiliation scolaire

L'internat radicalise la problématique de l'affiliation : on y est contraint de vivre en groupe, mais on s'y fait aussi des amis. Peu répandu en France, même s'il connaît actuellement un retour de faveur, il a parmi les lecteurs autant de partisans que de détracteurs. Cela dépend en partie de la situation familiale et des possibilités d'intimité et de liberté qu'elle procure (frères et sœurs bruyants, ou au contraire enfant unique manquant de compagnons de jeu). Mais la controverse a surtout porté sur la structuration de l'internat en maisons, sur le modèle des collèges anglais traditionnels.

Les plus jeunes lecteurs reproduisent avec enthousiasme les écussons des maisons, s'y inscrivent lorsqu'ils jouent à Poudlard, inventent d'autres chansons du Choixpeau, ce couvre-chef magique qui dès qu'il est coiffé, affecte les candidats en lisant dans leurs pensées. A l'évidence le rituel leur plaît. Le Choixpeau apparant les caractères, les conflits, selon eux, doivent être moins nombreux. En même temps, ils sont assez critiques sur le déterminisme de l'orientation, car les maisons sont des groupes d'appartenance plus que de référence. D'ailleurs comment pourraient-elles être des groupes de référence, sauf à penser qu'on y cultive des valeurs différentes de celles de l'institution ? Si elles représentent pour certains des héros des modèles, c'est parce que leurs pères ou leurs frères les y ont précédés. Pour les autres, le Choixpeau décide en fonction de leur tempérament, et ne discute avec l'intéressé que s'il a un doute.

Impossible de changer de maison, on est prisonnier de son image, même si elle est négative. Une lectrice a donc rebaptisé les maisons en les reprofilant en groupes de référence, centrés chacun sur une valeur ou une série de valeurs de la communauté. La «maison», au nom éloquent puisqu'elle prolonge le rôle de la famille, est donc moins un facteur d'intégration que de reproduction sociale. En revanche, on peut dire qu'elle est un apprentissage forcé de la socialité : ses membres sont solidaires et un système de points les oblige à collaborer pour garder leur rang. Les lecteurs n'aiment guère cette émulation, mais soulignent au moins un effet positif : l'entraide ainsi fournie aux élèves en difficulté. Le gaffeur Neville Londubat est un de leurs personnages préférés. Ils ont également apprécié que l'intégration à Poudlard se fasse aussi sur des valeurs indépendantes ou du moins non directement dépendantes des

⁵E. MARC, «La construction identitaire de l'individu», *Identité(s)*, Sciences humaines, PUF, p. 37, 2004.

résultats scolaires comme le dévouement, l'initiative, voire la désobéissance civile ; valeurs prônées par l'école française, et même didactisées dans l'éducation à la citoyenneté, mais dont la mise en pratique ne donne lieu à aucune évaluation spécifique ni à aucune reconnaissance institutionnelle.

L'affiliation disciplinaire

La maison est transversale à la classe. Le groupe classe, lui, est un groupe d'appartenance directement lié aux apprentissages et déterminé par le niveau scolaire de l'élève, même si là aussi le choix des camarades l'emporte sur celui des matières. C'est donc le rituel des examens qui en détermine la composition, ce qui est une entrave au processus d'affiliation. Pour être admis dans une classe, il faut avoir de bonnes notes. Les élèves ne choisissent pas leur classe, sauf Hermione qui demande une dispense pour suivre deux niveaux à la fois. Ceci explique à la fois la surreprésentation du processus d'évaluation dans les jeux d'identification, les jeunes lecteurs fabriquant les sujets, les devoirs (sur des feuilles de copie d'examen quand ils peuvent s'en procurer), les corrigés, les relevés de notes et même les bulletins trimestriels ; et l'indifférence, voire le rejet qui frappe les valeurs didactiques. Le choix du personnage préféré délimite deux clans : celui des pro-Hermione (filles mais pas toujours) qui considèrent qu'il faut travailler toutes les matières, et avec tous les professeurs, et les autres, qui voient les choses de plus loin, et se sentent plus proches de Ron et de ses frères farceurs. Pourtant la valorisation du groupe classe comme groupe d'appartenance à la mode anglaise avec le système des préfets et le tutorat des aînés sur les plus jeunes, qui sont autant de paliers d'affiliation, n'a rencontré aucun écho chez les lecteurs français, justement en raison de son imperméabilité aux apprentissages : les aînés jouissent du prestige de la réussite scolaire mais n'en dévoilent pas les arcanes aux plus jeunes, au contraire.

Peut-il exister des groupes de référence centrés sur les valeurs de l'apprentissage ? Dans le roman il faut attendre le tome 5 pour en trouver un. De nombreux lecteurs l'ont évoqué, en citant la lutte contre les forces du mal comme leur discipline préférée, ou bien l'ont inconsciemment imité quand ils se sont mis à jouer à l'école des sorciers. Il s'agit de l'armée de Dumbledore, formée à l'initiative d'Hermione lorsqu'elle décide d'organiser un enseignement alternatif à celui de Dolorès Ombrage, l'espionne du ministère, et demande à Harry, le plus doué dans cette discipline, de montrer aux autres ce qu'il n'a en fait jamais appris. C'est une association secrète, fondée par cooptation, dont certains lecteurs se sont plu à reproduire la liste sur parchemin. Son but est politique avant d'être didactique : il faut apprendre à lutter contre les forces du mal pour se défendre. Toute discipline peut prétendre au titre de lutte contre les forces du mal, puisqu'elle permet de se débrouiller ensuite dans la vie. Pour les inventeurs d'emplois du temps parallèles, ce sont les mathématiques aussi bien que le français, critère trop général donc pour dégager des valeurs spécifiques à chaque discipline.

Pour qu'une discipline fonctionne comme un intégrateur sans perdre sa valeur didactique, il faut que l'élève éprouve du goût pour elle, bien sûr, mais aussi qu'il soit reconnu comme un pair potentiel de l'enseignant (impossible avec un professeur comme Rogue qui accable d'emblée la classe de son mépris) et qu'on lui ménage des paliers initiatiques clairement définis en termes de contenus et de pratiques. La discipline doit aussi être ressentie comme une authentique source de savoirs, difficile d'accès mais riche en réponses aux questions que l'élève se pose, pas comme la divination dont les lecteurs, à la suite des héros, dénoncent les faux semblants et les prédictions *a posteriori*.

Enfin, la compétence disciplinaire, qui est le vecteur d'intégration dans le groupe disciplinaire, ne se confond pas avec l'excellence (ainsi Harry est insurpassable en lutte contre les forces du

mal, mais a bien du mal à expliquer comment il arrive à triompher de ses adversaires). C'est une maîtrise non seulement des savoirs mais de leur construction et de leur transmission, avec tous les agir communicationnels que cela implique. Savoir expliquer aux autres comment on fait est un des critères essentiels de cette compétence, savoir transposer et combiner les savoirs et savoir-faire appris en est un autre, et le trio de tête de la série est là pour prouver qu'on y parvient mieux en groupe que tout seul. Elle est également soumise à la reproduction sociale. Les pères et les fils qui se succèdent dans la même école établissent des lignées de «forts» ou «faibles en...» que l'amitié, les dons naturels, ou les prouesses pédagogiques des enseignants ne parviennent pas toujours à contrebalancer.

Vu de l'intérieur d'un jeu qui transpose les pratiques scolaires sur une discipline imaginaire, le groupe disciplinaire paraît facile à vivre et à définir. Mais ce n'est qu'un groupe de jeu : même s'il facilite la prise de conscience des apprentissages, il ne fonctionne pas comme un groupe classe disciplinaire réel. Le ferait-il (dans de nombreuses disciplines on demande maintenant aux élèves d'élaborer des exercices, de les échanger et de s'évaluer) qu'il resterait encore un problème à résoudre : celui de la coexistence des disciplines.

On ne peut être spécialiste de tout. Les disciplines ne fonctionnent comme groupes d'intégration que pour ceux qui y font carrière par la suite. Leur coexistence dans l'enseignement général, faute de relais d'intégration suffisants, tels les clubs scientifiques ou les ateliers de pratique artistique, provoque des conduites d'acculturation. Les élèves adoptent à l'égard des cultures disciplinaires des conduites comparables à celles des émigrés : assimilation, repli identitaire, syncrétisme et synthèse⁶. Que l'on travaille toutes les disciplines parce qu'il le faut bien, ou qu'on les refuse en bloc, qu'on juxtapose convictions personnelles et savoirs appris, ou que l'on essaie de les justifier en les incorporant au schéma de vie personnel ou familial, elles restent souvent perçues comme le serait une culture étrangère : vaguement magiques. La sécurisation par le groupe est impuissante, voire nocive dans ce cas, car on ne peut entrer dans la logique sociale des savoirs qu'en acceptant de les considérer pour eux-mêmes et en eux-mêmes.

III. L'identification

Faut-il nécessairement savoir ce que l'on apprend pour l'apprendre? Savoir que l'on fait des maths, ou du français quand on fait des maths ou du français ? Pour l'apprendre, peut-être pas, mais pour le savoir, oui. Un savoir n'est véritablement assimilé que si le sujet peut l'intégrer à sa propre identité, à son image de soi, et pour cela, il doit pouvoir l'identifier et même sommairement, le définir.

L'école est un lieu de construction identitaire. L'enfant apprend à s'y détacher de la sphère familiale et à articuler celle-ci avec la société. Il est également amené à conjuguer des identités différentes en fonction des activités qui lui sont proposées. En cela la coexistence des disciplines peut avoir une valeur éducative, mais elle est aussi un facteur de brouillage et de saturation (lorsque chaque enseignant se comporte comme si sa discipline était la seule), qui met en péril la cohérence identitaire des apprenants.

L'identification est une activité paradoxale faite d'objectivité : identifier un objet, une personne, c'est apprendre à ne pas les confondre, les soumettre à des catégories qui les dépassent ; et d'inter-subjectivité : s'identifier à quelqu'un, c'est selon Freud, «assimiler un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transformer totalement ou partiellement sur le modèle de celui-ci⁷». L'avantage d'une fiction scolaire comme celle de Rowling sur les fictions didactiques qui mettent en scène l'apprentissage d'une ou deux disciplines, ou bien sur

⁶Cf. C. CAMILLERI. «Cultures et stratégies, ou les mille manières de s'adapter», *Identité(s)*, op. cit. p. 87.

⁷S. FREUD, «Complément métapsychologique à la théorie du rêve», *Métapsychologie*.

les fictions de vulgarisation comme les robinsonnades, qui éliminent d'emblée l'école au profit de l'autodidaxie, c'est que les disciplines y sont présentées dans leur contexte institutionnel, et comme dans la réalité, au travers de personnes. Tout y est donné en bloc, depuis la chatte du concierge jusqu'au ministre de l'éducation nationale. Les conditions difficiles de l'école dans lesquelles les apprenants doivent élaborer tout seuls leurs représentations des disciplines y sont fidèlement reproduites. La seule différence, on l'a déjà vu, et elle est de taille, c'est la protection narcissique⁸ assurée par la lecture; protection que nous avons exploitée pour amener progressivement les lecteurs interrogés à appréhender à travers le filtre de la fiction ce que le roman leur apprenait d'eux-mêmes et de leur rapport aux savoirs scolaires.

Ils se sont positionnés en deux temps : d'abord par rapport au système de Poudlard dont ils ont pu déterminer les composantes en même temps qu'ils redécouvraient leur propre position dans le système scolaire réel, puis par rapport aux disciplines magiques qui les renvoyaient aux disciplines réelles et à leur parcours de formation.

L'identification scolaire

Le succès de Rowling a été attribué, avec raison, à un style narratif proche du mode de pensée de la jeunesse actuelle, nourrie de jeux vidéo et de clips. Toutefois «la prédominance de l'évocation d'actions, le déroulement rapide des énigmes, la pluralité des personnages, l'invariance du cadre temporel et spatial⁹» n'aident pas seulement à comprendre la narration mais, tout autant et sinon plus, la description. Le retour annuel des disciplines prévu au départ pour épouser le temps réel de la lecture (un tome par été), rappelle aux lecteurs leurs propres souvenirs de rentrées scolaires. Chaque tome met l'accent sur des disciplines différentes, à la faveur d'un changement d'enseignant ou d'une péripétie de l'intrigue, tout en réactualisant par petites touches le descriptif global. Ainsi les lecteurs gardent l'ensemble en mémoire et retrouvent très facilement les passages qui s'y rapportent.

Les entretiens post-enquête avec certains lecteurs nous ont fait découvrir que l'emploi du temps, cadre descriptif qui conditionne la vie scolaire et la représentation «naïve» des disciplines, était le premier thème de réécriture et de jeu auquel ils avaient pensé, préférant visiblement «jouer à l'école» que «jouer à Harry, Ron et Hermione», même lorsqu'ils s'identifiaient aux héros. Les emplois du temps parallèles qu'ils ont imaginés résultent de la conjonction de deux embrayeurs : textuel et personnel. Dans le texte, la paralipse, vide laissé par l'auteur que le lecteur peut combler par les informations recueillies dans d'autres passages ou compatibles avec la fiction, s'est révélée particulièrement stimulante lorsqu'elle était accompagnée d'un jugement de valeur émis par l'un des personnages, par exemple : «Regarde ce qu'on a aujourd'hui, dit Ron d'un ton grincheux en mettant son emploi du temps sous le nez de Fred. C'est le pire lundi que j'aie jamais vu¹⁰». Mais c'est l'insatisfaction causée par l'imprévu : changement d'enseignant, changement de matière, ou à l'inverse le trop attendu : ennui, début d'endormissement, qui les a décidés à jouer. L'identification formelle de la discipline à un lieu et un créneau horaire régulier est donc nécessaire en tant que repère, mais insuffisante. Dès que les élèves suspendent leur investissement dans l'apprentissage, ils le

⁸Cf. P. GLAUDES: «Pour la critique psychanalytique, la lecture, quelles qu'en soient les modalités, consiste à se mettre dans une position narcissique. Le sujet y est à lui-même son propre objet ; ce qui se dit dans le texte, en particulier l'histoire avec ses personnages, est traité par lui comme une part de son être et c'est dans la mesure où il parvient à cette mise en relation qu'il peut s'y intéresser et y prendre du plaisir», dans «Personnage et psychanalyse textuelle», *PRATIQUES* n°60, 1988, p. 52.

⁹B. VIROLE, *L'enchantement Harry Potter. La psychologie de l'enfant nouveau*, Hachette Littératures, p. 84.

¹⁰J. K. ROWLING, *Harry Potter et l'ordre du Phénix*, Paris, éd. Gallimard, 2000, p. 257.

transfèrent sur la fiction parallèle, qui a l'avantage de leur permettre de s'abstraire de la situation sans l'abandonner tout à fait et en la dominant à travers la réécriture.

Ils vérifient ainsi l'importance des préconstruits cognitifs (outre le temps et le lieu) que sont le sujet et l'action¹¹. La préférence donnée aux enseignants capables de captiver leur public et aux activités en rapport avec leurs centres d'intérêt le confirme. Mais elle ne remet pas en cause l'identification scolaire de la discipline, qu'ils séparent très bien de la compétence professionnelle de ceux qui l'enseignent, et même de la valeur accordée aux contenus enseignés. Cette identification repose sur une définition, c'est-à-dire sur l'association à un thème-titre de prédicats stables, pertinents et corrélés : une discipline, c'est une salle de classe, un créneau horaire, un enseignant et des activités.

Une définition qui peut paraître pauvre, formelle et évidente mais à laquelle pourtant on n'accède pas d'emblée. Dans un premier temps, les sujets ont tendance à privilégier la stabilité en oubliant la pertinence. L'auteure d'un emploi du temps parallèle qui avait l'habitude de dessiner des fleurs sur son ardoise pendant les séances de calcul mental a commencé par placer la botanique magique sur le créneau horaire des mathématiques.

Lorsqu'on invite les lecteurs à mettre en scène leur représentation d'une discipline réelle ou imaginaire, on obtient des prédicats plus discriminants et corrélés entre eux. Ce sont les accessoires : éprouvettes et blouse blanche de la chimie, parchemins noircis d'opérations de d'arithmancie, et les rituels : formule et coup de baguette magiques du cours de sortilèges, récitations de conjugaisons et de tables de multiplication du français et des mathématiques.

Les traits de la définition scolaire sont donc concrets, impliciteurs (la formule, c'est ce qui reste quand on a oublié l'effort que son apprentissage a coûté), leur cadre, organisationnel et prescriptif (étymologiquement «*agenda*» signifie «ce qui doit être fait»), leur fonction uniquement descriptive. Ils permettent de reconnaître les disciplines, mais sous leur aspect le plus stéréotypé.

L'identification disciplinaire

Quand on demande aux lecteurs quelles disciplines de Poudlard ressemblent selon eux à des disciplines réelles, on les invite à entrer dans une démarche explicitement définitionnelle et à dépasser le collage nom-chose de l'emblématique disciplinaire. Mais pourquoi ce détour par la fiction ? Pourquoi ne pas demander directement aux élèves : pour toi, qu'est-ce-que l'histoire, les mathématiques, la chimie ?

L'effet sidérant de la question définitionnelle est connu... depuis l'Antiquité : «Quand on ne me demande pas ce que c'est que le temps, disait Saint-Augustin, je le sais fort bien ; je ne le sais plus quand on me le demande¹²». Complexe, la compétence définitionnelle repose sur la capacité à valider la synonymie entre un nom «histoire» et sa définition «description des grands événements du passé» en se fondant sur la connaissance du référent : la discipline historique. Et c'est une activité à risques. En effet, tout dans l'assertion définitionnelle est matière à controverse : le thème («l'histoire, mais qu'est-ce-que tu entends par là?»), le rhème («l'histoire ne fait pas que décrire les événements du passé, elle les explique»), l'énoncé qui les relie («il n'y a pas que l'histoire qui décrive les événements du passé, le roman historique aussi»), et l'énonciateur : «On voit bien que t'es pas historien !»

Par contraste avec la jungle du discours quotidien, qui ne s'arrête pas aux portes de l'école - en classe aussi on doit faire face à des questions inattendues sans avoir toujours le temps d'y

¹¹Les préconstruits cognitifs sont les catégories sur lesquelles reposent la représentation et sans laquelle on ne peut transmettre d'information. Ils correspondent aux questions : où? quand? qui? quoi?

¹² Cité par J.-J. ROUSSEAU, «Dictionnaire de botanique, article FLEUR», *Oeuvres Complètes*, Paris, éd. Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», tome IV, p. 1221.

répondre - la fiction propose la sécurité de son contexte fermé et la mise à plat analytique de la transposition métaphorique. Et de fait, au bout d'un certain nombre d'aller-retour entre fiction et réalité, un lecteur de 11 ans est tout à fait capable d'explicitier l'onomastique des disciplines magiques, y compris de celles qui n'ont pas encore été décrites : «"mancie" cela veut dire à peu près l'étude pour la magie et "arith" ça correspond aussi à "arithmétique". Donc mathématique et magie ne formeraient qu'un en tout cas dans cette discipline».

Pourtant l'exercice n'a rien d'automatique. Le rapprochement des disciplines magiques et des disciplines réelles est une authentique situation-problème. L'auteur a fait des suppressions (musique, arts plastiques) et des ajouts (lutte contre les forces du mal, cours de métamorphoses) qui rendent illusoire toute tentative de faire correspondre terme à terme les deux univers. Il faut jouer sur quatre paramètres :

- les propriétés, d'abord isolées («les potions, je pourrais les attribuer à la chimie»), puis abstraites («pour le français, c'est l'anglais mais ils l'ont déjà appris»). Cet énoncé atteste l'acquisition du concept d'enseignement de la langue maternelle, comme le remplacement du quiddich par le sport ou la danse atteste celle du concept d'éducation physique et sportive;

- le cadrage des programmes. C'est lui qui fait dire à Basile (élève de 6^{ème}) que l'anglais a dû être enseigné avant parce qu'il ne l'est pas, et à Sara (élève de CE2 en horaires aménagés du conservatoire) que le quiddich correspond au cours de danse et non à l'EPS parce qu'on s'y entraîne en dehors des heures de cours ;

- le contexte de la lecture, qui réunit personnages (sorciers et moldus), auteur (aucun lecteur n'ignore qu'elle est anglaise, qu'elle fut professeur de français et qu'elle a vécu au Portugal) et lecteurs (français pour cet échantillon);

- le nom, enfin, résultante des trois autres. Benjamin, élève de 6^{ème} commence par affirmer que «la botanique magique est l'étude de toutes les plantes magiques que l'on pourrait mêler à la biologie», puis affine et complète la désignation : «en fait c'est la partie végétale des sciences de la vie et de la terre et le soin aux créatures magiques, la partie animale». Sara qui en CE2 ne connaît pas l'appellation «sciences de la vie et de la terre», juge que la botanique fait partie de la géographie «parce que, au début de l'année on a parlé du soleil et des planètes, puis on a étudié la terre, les continents et ensuite j'ai pensé à ce qu'il y a dessus, les arbres, les plantes». En France les manuels de sciences du primaire sont des manuels uniques dont le mode d'exposition est fondé sur la taille des phénomènes (du macro au micro), et non sur le découpage conceptuel des disciplines.

L'identification disciplinaire doit affronter l'arbitraire dénominateur. La modification des étiquettes disciplinaires en cours de scolarité perturbe les apprentissages, même si elle est pédagogiquement justifiée. Au moins fait-elle soupçonner qu'il existe, malgré la synonymie affichée par le dictionnaire, une différence entre «matière» comme contenu enseigné et «discipline» comme instance d'enseignement. Les aléas de la distribution curriculaire prouvent paradoxalement que les disciplines ne se réduisent pas à leur dimension didactique. Elles existent ailleurs, dans d'autres niveaux de l'école, du collège, du lycée, dans d'autres lieux de transmission et de construction des savoirs (métiers, laboratoires, universités), et bien sûr dans d'autres pays. C'est assez pour permettre de lancer le débat différenciateur, et se demander ce que sont vraiment les disciplines.

IV. La différenciation

La différenciation est l'autre force, complémentaire de l'identification, qui intervient dans la construction de l'identité. Ceci vaut aussi bien pour le sujet lui-même : «être soi-même

nécessite en effet de se différencier des autres» rappelle P. Tap¹³, que pour l'objet qui n'est pas défini tant qu'il n'est pas situé. Chaque discipline fonctionne dans divers curriculums ; chaque individu combine plusieurs identités (familiale, culturelle, géographique, etc.) et c'est au confluent de ces deux multiplicités que l'apprenant va devoir bâtir son identité pluri-disciplinaire. Chaque individu a sa biographie, chaque discipline son histoire. L'évolution des disciplines qui n'est jamais linéaire, ni synchrone, fait écho aux crises personnelles et sociétales que traverse l'apprenant. C'est en fonction de ces deux axes de changements que ce dernier doit élaborer son projet personnel d'orientation et de formation.

A ces obstacles répondent des étayages. Pas de différenciation possible sans le sentiment de la continuité, une représentation stable et structurée de soi et des autres, la conscience d'être unique et original, et une certaine estime de soi. On peut en dire autant de la construction identitaire des disciplines, précisément parce que les disciplines peuvent être décrites comme l'engagement des personnes dans des relations spécifiques d'enseignement-apprentissage. Ce qui veut dire aussi que leur spécificité est ailleurs ; elles existent indépendamment de l'école et tirent leur légitimité des savoirs et savoir-faire produits. Sans cet ancrage, l'appareil scolaire risque de tourner à vide.

La différenciation scolaire

Pour différencier les espèces que sont les disciplines, il faut maîtriser la définition du genre qui les rassemble. Le label scolaire est inséparable de la notion de discipline. La fiction de Rowling montre comment école et disciplines se définissent réciproquement. L'école est le lieu privilégié où les disciplines établissent leur emprise sociale. C'est là qu'on apprend à développer ses potentialités, à devenir le sorcier que l'on est.

La partition scolaire/non scolaire traverse la fiction. Elle sert à caractériser les catégories de personnels : ceux qui ont, ou pas, ou juste un peu, le droit d'enseigner. Hagrid n'est pas parvenu à obtenir tous ses diplômes d'enseignement parce qu'il a enfreint certaines lois, mais il intervient quand même dans la formation, c'est un auxiliaire d'enseignement. Le centaure Firenze, professionnel de la divination, est un intervenant extérieur. Les lecteurs ont aimé ces enseignants pas comme les autres qui osent enfreindre les règlements, soit par passion comme Hagrid féru d'élevages à risques, soit par suprême détachement comme Firenze¹⁴.

Le non-scolaire, la vie, entoure l'école. C'est la forêt de tous les dangers, dans laquelle les élèves ne s'aventurent que progressivement et strictement encadrés, mais dans laquelle aussi le bon vouloir de l'auteur les jette à tout propos sans préparation. Au dedans, les enseignements sont aseptisés, les applications formelles. Curieuse école professionnelle dans laquelle la pratique, l'exercice de la magie, est prohibée au dehors, réglementée dedans, parfois même interdite, comme au tome 5 quand la grande inquisitrice Ombrage supprime les travaux pratiques de lutte contre les forces du mal pour museler les tentatives de rébellion !

Cette envoyée du ministère est là pour rappeler que les disciplines sont en droit soumises à l'autorité lointaine et abstraite de l'Etat, mais en fait à celle, locale et en principe plus humaine, du chef d'établissement. Personnage secondaire mais irremplaçable, Dumbledore est apprécié également comme l'enseignant qu'il a su rester, toujours prêt à remplacer un collègue et à répondre aux questions des élèves. Les lecteurs n'imaginent pas qu'un chef d'établissement puisse être dépourvu de formation didactique voire inter-didactique.

¹³ P. TAP «Marquer sa différence» *Identité(s)*, op. cit. p. 59.

¹⁴Cf. *Harry Potter et l'ordre du phénix*, Paris, éd. Gallimard, p. 676 : «il ne ressemblait à aucun des professeurs humains que Harry avait connus. Son objectif essentiel ne semblait pas être de leur enseigner ce qu'il savait mais plutôt de leur faire comprendre que rien, pas même le savoir des centaures, n'est infaillible.»

Reste la pédagogie. A Poudlard, elle est d'un autre temps. Est-ce pour nous dépayser – l'achronie est un procédé du conte –, ou pour nous désabuser, la narratrice sachant par expérience que la distance qui sépare l'innovation pédagogique de son adoption par les enseignants est encore plus grande que celle qui nous sépare du monde des fées? En tout cas, elle ne semble pas avoir surpris les lecteurs de notre pré-enquête.

Pour eux, une discipline sérieuse doit permettre de maîtriser l'avenir par des méthodes éprouvées ou des lois irréfutables, et non par de vagues élucubrations comme celles du professeur de divination, qualifiée dans le texte de «vieille farceuse». Ils assignent à la divination deux rôles contradictoires : celui de contre-exemple, et celui de double des mathématiques. Avons-nous alors affaire à une conception experte des mathématiques comme outil de prévision? ou à une simple identification par les stéréotypes de la formule ou du symbole? L'enquête définitive le dira peut-être.

L'élève sérieux est celui qui a les bonnes réponses : celles qu'attend le maître. Il est vrai que le roman ne ménage aucune situation-problème dans les passages décrivant des scènes d'enseignement: ce sont les aventures qui en tiennent lieu. Là, les héros ne sont plus des élèves, mais simplement des humains qui doivent se débrouiller en réinvestissant comme ils peuvent ce qu'ils ont appris. L'enseignant sérieux est celui qui réussit toutes ses démonstrations. Son incarnation, c'est Mac Gonagall, le professeur de métamorphoses, son contre-exemple Lockard, l'auteur de best-sellers, incapable de faire rentrer dans leur boîte les lutins qu'il a apportés en classe. Mais Rowling a pris soin, après avoir confronté ces stéréotypes dans le tome 2, d'introduire dans le tome 3 Lupin, ce professeur de lutte contre les forces du mal «différent» (c'est un loup-garou) qui sait organiser des situations d'apprentissage dans lesquelles les élèves étayés et actifs progressent à leur rythme avec une claire conscience des objectifs. Au final, Mac Gonagall perd donc l'avance que son sérieux lui avait donné. Sa méthode mimétique est jugée décourageante pour les élèves voire dangereuse. Passons à la différence spécifique. Les disciplines se différencient par les savoirs qu'elles transmettent. Or si l'on cherche à définir les savoirs, on s'aperçoit qu'ils sont sémantiquement reliés, d'abord par les objets auxquels ils se rapportent (les plantes sont étudiées aussi bien par la botanique magique que par le cours de potions) ; ensuite par leur objectif (discipline à part mais qui présuppose la connaissance de toutes les autres, la lutte contre les forces du mal est aussi la plus difficile à enseigner et, pour les lecteurs, à définir) ; enfin, par leurs modes de fonctionnement (comment différencier la formule magique qui produit une métamorphose de celle qui produit un sortilège?).

Il faut entrer au cœur de chaque discipline pour avoir accès aux présupposés qui structurent ses contenus et en font un système unique et original. Mais se pose alors le problème des sous-disciplines. Comment les distinguer sans faire imploser l'unité disciplinaire? C'est plus facile lorsque le découpage des sous-disciplines calque celui du référent, (les sciences de la terre et du vivant sont décomposées en botanique, zoologie, et minéralogie dès le cycle 3) ; ou celui de l'objectif (la division des études musicales en déchiffrement, écoute musicale, dictée, et cours d'instrument est parfaitement assimilée et justifiée par les élèves des classes à horaires aménagés du conservatoire de musique). En revanche, le rapprochement de la lutte contre les forces du mal avec le «cours de conjugaison» a montré un état de la représentation du Français¹⁵ dans lequel les sous-disciplines : grammaire-orthographe, écriture, lecture, oral n'étaient pas elles-mêmes définies. Il a fallu repasser par les compétences mobilisées par la réécriture de la fiction («en classe, est-ce que tu ne n'écris pas aussi des textes?») pour amener la lectrice à se remémorer l'activité sous-disciplinaire pointée («oui, mais ce n'est pas les mêmes!»). Ce n'est qu'ensuite qu'elle a pu corriger sa métaphore et dire que ce qui pouvait rapprocher lutte contre les forces du mal et Français, c'est que les deux servaient à se défendre

¹⁵ La majuscule indique ici le nom de la discipline, et non celui de la langue.

dans la vie. On voit aussi comment la situation scolaire se retourne contre la représentation disciplinaire, en empêchant de reconnaître une compétence disciplinaire quand elle est exercée hors de l'école. C'est là tout l'écueil de la scolarisation, qui tout en faisant connaître les disciplines, les coupent de leur réalité sociale.

La différenciation disciplinaire

Autour de l'école, il y a la mouvance scolaire, tout ce qui permet de continuer à se former : les systèmes de diffusion et de vulgarisation des savoirs, puis la société. C'est dans le cadre social élargi qu'une discipline a le plus de chance d'exister par elle-même, comme arc tendu entre le pôle des pratiques, exploitées par les métiers, et le pôle des théories élaborées par la recherche. Ce cadre social n'est pas limité à l'espace-temps immédiat des sujets. Il s'étend géographiquement et historiquement, et s'appréhende soit dans le dialogue direct avec les acteurs sociaux, soit dans le dialogue indirect avec les livres.

Les lecteurs se sont montrés sensibles à tout ce qui concernait le passé des disciplines dans la fiction comme dans la réalité, inventant une archéologie magique, prévoyant des «portraits animés de grands chimistes» (et pas de professeurs de chimie!) quand ils mettaient en scène le cours de potions. Les plus jeunes prolongent la lecture d'*Harry Potter* par des lectures spécialisées dans telle ou telle discipline magique. J. K. Rowling a eu l'idée d'écrire et de publier certains des livres de la bibliothèque de Poudlard dont elle avait d'abord seulement imaginé les titres. Ce premier embryon a entraîné dans son sillage la publication de moult encyclopédies sur les elfes, dragons et autres créatures fantastiques. Tous ces ouvrages alimentent les conversations et les jeux dans les cours de récréation, les couloirs, à la maison. Mais pourquoi *Harry Potter* réussit-il là où les didactiques disciplinaires échouent, c'est-à-dire à mettre en place des conduites d'appropriation, d'échanges et de réinvestissement des savoirs ? Et plus étonnant encore, comment, à partir de la diffusion de pseudo-savoirs, parvient-t-il à mettre en place des embrayeurs de différenciation interdidactique?

Cela vient du choix d'utiliser la magie non seulement comme ressort narratif mais aussi comme thème descriptif. La conduite magique caractérise le stade proto-scientifique, stade auquel propriétés réelles et propriétés imaginaires des plantes, minéraux, animaux, nombres, etc. sont encore indifférenciées. Cette confusion, Rousseau l'attribuait déjà à l'utilitarisme, c'est-à-dire à la propension de l'homme à tout ramener à soi, quand il écrivait dans l'introduction à son dictionnaire de botanique : «Le premier malheur de la Botanique est d'avoir été regardée, dès sa naissance, comme une partie de la médecine. Cela fit qu'on ne s'attacha qu'à trouver ou supposer des vertus aux plantes, et qu'on négligea la connaissance des plantes mêmes.¹⁶»

L'effet produit par la lecture d'*Harry Potter* sur la perception des disciplines est double. On assiste à une levée de la censure que la science fait peser sur la pulsion d'identification au monde du sujet, mais aussi à une sublimation de cette pulsion qui se présente comme déjà différenciée par chaque discipline, puisque chacune cherche toujours à la fois à repousser l'idée d'utilité et à se justifier par elle : les mathématiques servent à compter, le français à s'exprimer, même le latin sert à avoir l'esprit logique, ou... à lancer des incantations ! Discours ambiant que les lecteurs, même les plus jeunes, reproduisent.

En fait l'utilitarisme disciplinaire joue le rôle du processus secondaire freudien, il permet de réintégrer dans la conscience courante (qui assimile le monde à l'homme) le modèle scientifique (qui sépare le monde de l'homme), tout comme leur rationalisation *a posteriori* nous permet d'accéder à nos rêves. On le voit clairement avec le vieux *topos* botanique de la

¹⁶ *Oeuvres complètes*, tome IV, Paris, éd. Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1969, p. 1202.

distinction entre bon et mauvais sosies, comme la ciguë et la carotte, réactualisé au livre 5, où une plante assassine, le *filet du Diable*, est introduite dans l'hôpital à la faveur de sa ressemblance avec une plante ornementale, le *Voltiflor*.

Les disciplines ne se sont pas construites uniquement pour différencier les sosies, mais pourtant l'activité différenciatrice, si nécessaire à leur identification, est aussi ce qui fonde leur identité. Pas de disciplines sans systèmes, lois, règles c'est-à-dire application sur un réel continu et indifférencié d'une grille de différenciation. Celle-ci ne doit son exhaustivité qu'au caractère abstrait des critères différenciateurs. Il n'y a pas eu de botanique tant qu'on ne s'est intéressé qu'à ce qu'on voyait : la couleur et la forme des fleurs ou des fruits. A partir du moment où l'on s'est avisé que la fleur pouvait être visible ou non visible, le fruit présent ou absent, on a pu classer les plantes et expliquer leur évolution.

Parce que les disciplines sont amenées sans cesse à réajuster leurs savoirs, à réfléchir sur leur activité, à l'évaluer de façon interne et à en rendre compte socialement, ce sont les pierres de touche des pseudo-disciplines. Rien de tel qu'un univers magique pour remettre para-sciences et médecines douces à leur place.

Pourtant, il est un lien avec la magie que les disciplines réelles ont plus de difficulté à briser, c'est l'illusion de totalité. Elle accompagne le fantasme de maîtrise, qui n'est que de l'utilitarisme généralisé: pour dominer le monde, on a besoin de toutes les disciplines. L'utopie encyclopédique est en quelque sorte le ciment des disciplines, ce qui permet à une société de s'identifier à ses savoirs. Il est bien difficile de mettre en place une démarche contre-intuitive à ce niveau. Deux modèles cependant ont permis aux lecteurs de structurer les disciplines entre elles. Le modèle antithétique des familles disciplinaires qui repose sur l'opposition littéraire/scientifique (ou sciences humaines/sciences dures), met l'accent sur les différences d'objet, d'objectif, et de fonctionnement les plus évidentes. Le modèle arborescent, lui, rend mieux compte des différences fines entre disciplines connexes, et aussi des évolutions des disciplines, de leurs déplacements sur le réseau des savoirs. «L'arithmancie, c'est une branche de la divination, et l'écoute musicale c'est une branche du solfège. Disons que c'est comme un arbre généalogique, le dernier-né, c'est la divination et les autres branches c'est l'astrologie, l'arithmancie, les lignes de la main, les feuilles de thé, les tarots» dit Sara, après trois ans de fréquentation assidue de la saga et des classes à horaires aménagées du conservatoire.

La culture des disciplines s'acquiert au fil des années, à condition de rester dans le circuit scolaire. Le dépouillement de l'enquête a montré en particulier que le cours de potions était assimilé à la physique au collège, où l'étiquette mixte «physique-chimie» prédomine dans les programmes et les manuels, et à la chimie partout ailleurs : au lycée, mais aussi au cycle 3 primaire. On voit aussi combien l'environnement socio-culturel et familial pèse sur l'acquisition de la culture des disciplines, comme sur tout apprentissage culturel.

Les sociologues dénoncent la reproduction d'une caste enseignante, thésaurisatrice et consommatrice de biens symboliques, ce qui ferait d'elle la médiatrice incontournable de la vie des savoirs dans la société, au détriment des acteurs professionnels et d'une moindre mesure des chercheurs (tout dépend de la façon dont ceux-ci sont associés à la formation des maîtres). Notre pré-échantillon était en grande partie inclus dans ce groupe social. Il nous appartient maintenant de comparer ses performances avec celles de lecteurs experts extérieurs au monde enseignant. Parions toutefois qu'une meilleure prise en compte des représentations des disciplines chez tous les apprenants, débouchant sur une authentique didactique de l'interdisciplinarité, devrait profiter à tout le monde.